

RAINER MARIA RILKE

LE CHANT DE L'AMOUR

ET DE LA MORT

DU CORNETTE CHRISTOPH RILKE

Version française

« ... le 24 novembre 1663, Otto von Rilke / de Langenau / Gränitz et Ziegra / fut investi à Linda de la part du domaine de Linda laissée par son frère Christoph, tombé en Hongrie ; il dut toutefois établir une réversale, aux termes de laquelle l'investiture serait nulle et non avenue / dans le cas où son frère Christoph (lequel, d'après l'acte de décès produit, était mort en qualité de cornette de la compagnie du baron de Pirovano du régiment de cavalerie imp. austr. de Heyster...) reviendrait... »

I

À cheval, à cheval, à cheval, le jour, la nuit, le jour.

À cheval, à cheval, à cheval.

Et le cœur est à présent si las et le désir si grand. Il n'y a plus de montagnes, à peine un arbre. Rien qui ose se dresser. D'étranges cahutes sont accroupies assoiffées au bord de puits fangeux. Nulle part une tour. Et toujours le même tableau. On a deux yeux en trop. Il n'y a que la nuit qu'on croit parfois connaître la route. Peut-être rebroussons-nous chaque nuit le bout de chemin que nous avons péniblement gagné sous le soleil étranger ? C'est possible. Le soleil est lourd, comme chez nous en plein été. Mais c'est en été que nous avons fait nos adieux. Les robes des femmes ont longtemps brillé sur la verdure. Et voilà longtemps que nous sommes à cheval. Ça doit donc être l'automne. Du moins là-bas où des femmes tristes nous connaissent.

2

Celui de Langenau se pousse sur sa selle et dit : « Monsieur le marquis... »

Son voisin, le joli petit Français, a d'abord causé et ri pendant trois jours. Maintenant il ne sait plus rien. Il est comme un enfant qui

voudrait dormir. De la poussière s'est déposée sur son col de fine dentelle blanche, il ne le remarque pas. Il se fane lentement sur sa selle de velours.

Mais celui de Langenau sourit et dit : « Vous avez des yeux singuliers, monsieur le marquis. Vous ressemblez sûrement à votre mère – »
Et voici que le petit homme refléurit et il s'époussette le col et il est comme neuf.

3

Quelqu'un parle de sa mère. Un Allemand, à l'évidence. D'une voix forte, il dispose lentement ses mots. Comme une fille qui fait un bouquet, essaie pensivement une fleur après l'autre, sans savoir encore ce qu'il en sera – : c'est ainsi qu'il arrange ses mots. Pour le plaisir ? Pour se faire mal ? Tous tendent l'oreille. On arrête même de cracher. Car il n'y a là que des messieurs qui savent se tenir. Et celui dans le tas qui ne sait pas l'allemand le comprend d'un coup, pressent tel ou tel mot : « Le soir »... « Étais petit... »

4

Les voilà tout proches les uns des autres, ces messieurs qui viennent de France et de Bourgogne, des Pays-Bas, des vallées de Carinthie, des forts de Bohême et de l'empereur Léopold. Car ce que l'un raconte, eux aussi l'ont vécu et exactement pareil. Comme s'il n'y avait qu'*une seule* mère...

5

On chevauche ainsi dans le soir, n'importe quel soir. On se tait de nouveau, mais on a les mots radieux en soi. Voici que le marquis ôte son casque. Ses cheveux foncés sont souples et au moment où il

penche la tête, ils se répandent sur sa nuque comme ceux d'une femme. Maintenant celui de Langenau se rend compte à son tour : au loin, quelque chose s'élève dans la clarté, quelque chose d'élancé, de sombre. Une colonne solitaire, moitié écroulée. Et plus tard, longtemps après qu'ils l'ont dépassée, il lui vient à l'esprit que c'était une Madone.

6

Feu de camp. On est assis tout autour et on attend. Attend que quelqu'un chante. Mais on est si las. La lumière rouge est pesante. Elle s'étale sur les souliers poussiéreux. Elle rampe jusqu'aux genoux, elle va voir dans les mains jointes. Elle n'a pas d'ailes. Les visages sont obscurs. Pourtant les yeux du petit Français brillent un instant d'une lumière à eux. Il a baisé une petite rose et maintenant elle peut continuer à se faner contre sa poitrine. Celui de Langenau l'a vu, parce qu'il n'arrive pas à dormir. Il pense : Je n'ai pas de rose, non. Puis il chante. Et c'est une vieille chanson triste que chantent chez lui les filles aux champs, en automne, quand les récoltes vont à leur fin.

7

Le petit marquis dit : « Vous êtes très jeune, monsieur ? »
Et celui de Langenau, moitié dépit moitié bravade : « Dix-huit. »
Puis ils se taisent.
Plus tard le Français demande : « Vous aussi, vous avez une fiancée au pays, monsieur le junker ? »
– Vous ? » lui retourne celui de Langenau.
« Elle est blonde, comme vous. »
Et ils se taisent de nouveau, jusqu'à ce que l'Allemand s'écrie : « Mais alors pourquoi diable êtes-vous donc en selle, à galoper par ce poison

de pays contre ces chiens de Turcs ? »

Le marquis sourit. « Pour en revenir. »

Et celui de Langenau devient triste. Il pense à une fille blonde avec qui il jouait. Des jeux sauvages. Et il voudrait rentrer chez lui, juste un instant, juste le temps qu'il faut pour dire ces mots : « Magdalena, – pardonne si j'ai toujours *été comme ça* ! »

Comment – comme ça ? pense le jeune seigneur. – Et ils sont loin.

8

Un jour, au matin, un cavalier est là, et puis un deuxième, quatre, dix. Tout de fer, grands. Puis mille derrière : l'armée.

Il faut se séparer.

« Bon retour chez vous, monsieur le marquis –

– Que la Vierge Marie vous garde, monsieur le junker. »

Et ils ne peuvent se quitter. D'un seul coup ils sont amis, frères. Ont encore des choses à se confier, car ils en savent déjà tant l'un de l'autre. Ils hésitent. Et autour d'eux on se presse, on claque des sabots. Le marquis retire alors son long gant droit. Il sort la petite rose, lui ôte un pétale. Comme on rompt une hostie.

« Ceci vous protégera. Adieu. »

Celui de Langenau reste sans voix. Longtemps il suit le Français des yeux. Puis il glisse le pétale étranger sous sa cotte de mailles. Et le pétale va et vient sur les vagues de son cœur. Appel du cor. Il rejoint l'armée à cheval, le junker. Il sourit tristement : une femme inconnue le protège.

9

Une journée parmi les équipages. Jurons, couleurs, rires – : le pays en est éblouissant. Arrivent en courant des gamins bariolés. Braillements et chamailles. Arrivent des catins avec des coiffes pourpres sur leurs

cheveux en cascade. On se fait signe. Arrivent des écuyers, tout de fer noir comme une nuit qui marche. Empoignent les catins avec tant de fièvre que leurs robes se déchirent. Les pressent contre le bord des tambours. Et sous la riposte plus féroce de mains lestes, les tambours se réveillent, comme en rêve ils tonnent, tonnent –. Et le soir, on lui tend des lanternes, bien curieuses : du vin qui brille dans des casques de fer. Du vin ? Ou du sang ? – Qui peut faire la différence ?

I O

Enfin devant Spork. Le comte se dresse à côté de son cheval blanc. Ses longs cheveux ont l'éclat du fer.

Celui de Langenau n'a pas posé de question. Il reconnaît le général, bascule de sa monture et s'incline dans un nuage de poussière. Il apporte une lettre qui doit le recommander auprès du comte. Mais celui-ci ordonne : « Lis-moi ce chiffon. » Et ses lèvres n'ont pas bougé. Il n'en a pas besoin pour ça, elles sont tout juste bonnes à jurer. Pour le reste, c'est sa main droite qui parle. Point. Et on comprend, rien qu'à la voir. Le jeune seigneur a fini depuis longtemps. Il ne sait plus où il est. Ce Spork est devant tout. Même le ciel a disparu. Alors Spork, le grand général, dit :

« Cornette. »

Et c'est beaucoup.

I I

La compagnie campe de l'autre côté de la Raab. Celui de Langenau la rejoint à cheval, seul. Plaine. Soir. Les ferrures sur le devant de sa selle scintillent à travers la poussière. Et puis la lune se lève. Il le voit à ses mains.

Il rêve.

Mais voilà que ça crie vers lui.

Crie, crie,
lui déchire son rêve.
Ce n'est pas une chouette. Miséricorde :
un seul arbre et c'est l'arbre
qui lui crie :
Homme !
Et il regarde : ça se cabre. Un corps se cabre le long de l'arbre, et une
jeune femme,
sanglante et nue,
s'en prend à lui : Détache-moi !

Et il saute de cheval dans la verdure noire
et tranche les cordes brûlantes ;
et il voit ses regards flamboyer
et ses dents mordre.

Est-ce qu'elle rit ?

Il frissonne.
Et déjà il est en selle
et file dans la nuit. Des liens sanglants dans son poing serré.

I 2

Celui de Langenau écrit une lettre, tout à ses pensées. Lentement, il
trace en grandes lettres sérieuses et droites :

« Ma bonne mère,
soyez fière : je porte le drapeau,
soyez sans crainte : je porte le drapeau,
aimez-moi bien : je porte le drapeau – »

Puis il glisse la lettre contre lui sous sa cotte de mailles, à l'endroit le plus secret, près du pétale de rose. Et pense : elle en sera bientôt toute parfumée. Et pense : peut-être quelqu'un la trouvera-t-il un jour... Et pense : ...

Car l'ennemi est proche.

I 3

Ils passent à cheval sur un paysan abattu. Il a les yeux grands ouverts et quelque chose s'y reflète, pas le ciel. Plus tard des chiens hurlent. Voici donc un village, enfin. Et au-dessus des cahutes se dresse un château en pierre. Large, le pont se tend vers eux. La porte grandit. Le cor les accueille à grand bruit. Écoute : vacarme, cliquetis et abois ! Hennissements dans la cour, sabots qui claquent et cris d'appel.

I 4

Repos ! Être invité, pour une fois. Ne pas toujours avoir à régaler soi-même ses désirs d'une pauvre pitance. Ne pas toujours s'emparer de tout *en ennemi*. Pour une fois, laisser toute chose vous advenir et savoir : ce qui arrive est bon. Même le courage, qu'il s'allonge et s'enroule pour une fois sur lui-même dans l'ourlet de draps de soie. Ne pas toujours être soldat. Pour une fois, porter ses cheveux lâchés et son col large ouvert et s'asseoir dans des fauteuils de soie et être jusqu'au bout des doigts ainsi : comme après le bain. Et d'abord réapprendre ce que sont les femmes. Et comment font les blanches et comment sont les bleues ; à quoi ressemblent leurs mains et de quelle façon elles font chanter leur rire quand des garçons blonds apportent les belles coupes, lourdes de fruits juteux.

I 5

Ça a commencé comme un repas. Et c'est devenu une fête, à peine sait-on comment. Les hautes flammes vacillaient, les voix bruissaient, des chansons confuses tintaient en éclats de verre et de clarté, et enfin : des rythmes arrivés à maturité, la danse a jailli. Et elle les a tous emportés. Ce fut un déferlement dans les salles, on se rencontrait et on se choisissait, on se disait adieu et on se retrouvait, on se grisait de clarté et on s'aveuglait de lumière et on se berçait aux souffles d'été qui sont dans les robes des femmes ardentes.

De vin sombre et de mille roses, l'heure ruisselle rayonnante dans le rêve de la nuit.

I 6

Et il y en a un qui s'étonne de ce luxe. Et il est ainsi fait qu'il attend de voir s'il va se réveiller. Car ce n'est que dans le sommeil qu'on voit de tels fastes, de telles fêtes avec de telles femmes : leur moindre geste est un pli, tombant dans le brocart. Elles bâtissent des heures avec des conversations argentées, et parfois elles lèvent les mains ainsi – et tu peux seulement te dire que quelque part où tu n'as pas accès, elles cueillent de douces roses que tu ne vois pas. Et voici que tu rêves : en être paré et être autrement comblé et gagner une couronne pour ton front qui est vide.

I 7

Quelqu'un, vêtu de soie blanche, comprend qu'il ne peut se réveiller, car il est éveillé et c'est la réalité qui le trouble. Alors il s'enfuit apeuré dans le rêve et il est dans le parc, seul dans le parc noir. Et la fête est loin. Et la lumière ment. Et la nuit l'entoure, toute proche et fraîche. Et il demande à une femme qui se penche vers lui :
« Es-tu la nuit ? »

Elle sourit.
Et alors il a honte de sa tunique blanche.
Et voudrait être loin et seul et en armes.
Tout en armes.

18

« As-tu oublié que tu es mon page pour ce jour ? Tu m'abandonnerais ? Où vas-tu ? Ta tunique blanche me donne droit sur toi – »

« Ta cotte rugueuse te manque-t-elle ? »

« Tu as froid ? – Tu as le mal du pays ? »

La comtesse sourit.

Non. Mais c'est seulement que l'enfance lui est tombée des épaules, ce doux habit sombre. Qui l'a enlevée ? « Toi ? » demande-t-il d'une voix qu'il n'a encore jamais entendue. « Toi ! »

Et voilà qu'il n'a plus rien sur lui. Et il est nu comme un saint. Clair et mince.

19

Lentement le château s'éteint. Tous sont lourds : de fatigue ou d'amour ou de vin. Après tant de nuits de camp, longues, vides : des lits. De larges lits de chêne. On y prie autrement que dans le méchant sillon trouvé en chemin, qui devient comme une tombe quand on veut s'endormir.

« Seigneur Dieu, comme il Te plaira ! »

Au lit, les prières sont plus courtes.

Mais plus ferventes.

20

La chambre de la tour est obscure. Mais ils s'éclairent le visage de leur sourire. Ils s'avancent à tâtons comme des aveugles et trouvent l'autre comme une porte. Un peu comme des enfants qui sont effrayés par la nuit, ils se frayent un chemin l'un dans l'autre. Et pourtant ils n'ont pas peur. Il n'y a rien qui puisse être contre eux : pas d'hier, pas de lendemain ; car le temps s'est effondré. Et ils fleurissent sur ses ruines.

Il ne demande pas : « Ton époux ? »

Elle ne demande pas : « Ton nom ? »

Ils se sont trouvés pour être l'un à l'autre une nouvelle espèce.

Ils se donneront cent noms nouveaux et se les retireront tous, sans bruit, comme on retire une boucle d'oreille.

21

Dans l'antichambre pendent sur un fauteuil la cotte de mailles, la bandoulière et le manteau de celui de Langenau. Ses gants sont par terre. Son drapeau est appuyé, presque droit, contre la croisée. Il est noir et mince. Dehors, une tempête court à travers le ciel et met la nuit en pièces, blanches et noires. Le clair de lune passe comme un long éclair, et le drapeau immobile a des ombres inquiètes. Il rêve.

22

Une fenêtre était-elle ouverte ? La tempête est dans la maison ? Qui claque les portes ? Qui traverse les chambres ? – Laisse. Qui que ça puisse être. Il ne trouvera pas la chambre de la tour. Il est comme derrière cent portes, ce grand sommeil qui est commun à deux êtres, aussi commun qu'*une* mère ou *une* mort.

23

Est-ce le matin ? Quel soleil se lève ? Comme le soleil est grand. Ce sont des oiseaux ? Leurs voix sont partout.

Tout est clair, mais ce n'est pas le jour.

Tout est bruyant, mais ce ne sont pas des voix d'oiseaux.

Ce sont les poutres qui luisent. Ce sont les fenêtres qui crient. Et elles crient, rouges, vers les ennemis qui sont dehors dans la campagne vacillante, elles crient : Au feu.

Et le sommeil déchiré sur leur visage, tous se précipitent, moitié fer, moitié nus, de chambre en chambre, d'une aile à l'autre, en cherchant l'escalier.

Et le souffle coupé, des cors bredouillent dans la cour :

Rassemblement, rassemblement !

Et des tambours qui tremblent.

24

Mais le drapeau n'est pas là.

Appels : Cornette !

Chevaux furieux, prières, clameurs,

jurons : Cornette !

Fer contre fer, ordres et signaux ;

silence : Cornette !

Et encore une fois : Cornette !

Et droit dehors, la cavalerie à fond de train.

Mais le drapeau n'est pas là.

Il fait la course avec des couloirs en flammes, à travers des portes en feu qui l'enserrent, par des escaliers qui le font cuire, il s'échappe du bâtiment en furie. Sur ses bras il porte le drapeau comme une femme blême évanouie. Et il trouve un cheval, et c'est comme un cri : passant par-dessus tout et les dépassant tous, même les siens. Et voici que le drapeau à son tour reprend vie et jamais il n'a été si royal ; et maintenant ils le voient tous, loin devant, et reconnaissent l'homme clair, sans casque, et reconnaissent le drapeau...

Mais voici qu'il se met à briller, qu'il se déploie et devient grand et rouge...

Leur drapeau brûle au milieu de l'ennemi, et ils se jettent à sa poursuite.

Celui de Langenau s'est enfoncé chez l'ennemi, mais tout seul. L'effroi a fait un cercle vide autour de lui, et il s'arrête, en plein centre, sous son drapeau qui flambe lentement.

Lentement, presque pensivement, il regarde autour de lui. Il y a beaucoup de choses étrangères, bariolées devant lui. Des jardins – pense-t-il et il sourit. Mais il sent alors que des yeux le fixent, et il reconnaît des hommes et sait que ce sont ces chiens de païens – : et jette son cheval dans la mêlée.

Mais lorsqu'on se rabat maintenant derrière lui, ce sont bien de nouveau des jardins, et les seize sabres courbes qui s'abattent sur lui, jet après jet, sont une fête.

Un riant jeu d'eaux.

La cotte de mailles a brûlé dans le château, la lettre et le pétale de rose d'une femme inconnue. –

Au printemps suivant (il fut triste et froid), un courrier du baron de Pirovano entra lentement à cheval dans Langenau. Là, il a vu une vieille femme pleurer.